



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°371 20^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Le présent feuillet complète pour le 20^e dimanche après la Pentecôte, les feuillets n°43, 99, 152, 204, 263, 316, feuillets que l'on peut télécharger sur le site

<https://feuilletssaintsymeon.fr/feuillets>

La résurrection du fils de la veuve de Naïn (Ga 1, 11-19 ; Lc 7, 11-16)

**Homélie du père Boris Bobrinskoy
(9 novembre 1986)**

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Nous avons entendu l'histoire bien connue de cette résurrection d'un enfant qui venait de mourir, l'enfant d'une veuve, la veuve de Naïn, une ville de Galilée. C'est la seconde résurrection qui nous est narrée par les évangélistes. Il y en a trois connues et peut-être beaucoup plus. Ces trois ont été relatées, les deux premières, celle de la fille de Jaïre, chef de la synagogue, dans les trois évangiles synoptiques, celle d'aujourd'hui aussi, et bien sûr la dernière avant la passion, la résurrection de Lazare selon l'évangile de Jean.



Ce qui me frappe aujourd'hui en écoutant ce récit, c'est tout d'abord la rencontre de Jésus avec cette mère qui venait de perdre son fils unique. Elle était veuve, elle était seule avec son enfant et elle vient de le perdre. Un enfant tout jeune, un jeune homme. Et Jésus est en face d'elle et de sa souffrance. Jésus est aussi en face de ce cortège funèbre qui s'en va pour mettre en terre cet enfant. Il y a ainsi une rencontre de Jésus avec la mort, avec la tristesse humaine, avec la douleur maternelle. Jésus porte en lui et en lui résonnent tout écho, toutes les souffrances, tous les drames, toutes les tristesses, toute l'horreur de la mort et c'est cela qu'il faut voir en premier lieu : Jésus va à la rencontre de la mort. Plus tard, il ira aussi à l'encontre de la mort en se soumettant à elle pour un temps, pour la détruire dans sa tanière, dans son antre, dans l'enfer même. Aujourd'hui, l'heure de Jésus n'est pas encore venue pour

se soumettre, pour s'abandonner à la mort et au passage à la Pâques, mais l'heure est déjà venue pour affronter la mort et la vaincre déjà en anticipation de sa propre résurrection.

Mais il y a encore autre chose quand Jésus rencontre cette femme : nous voyons que Jésus prend pitié d'elle. L'évangéliste Luc et les évangiles synoptiques sont sobres en détails. Ils n'entrent pas dans la description des sentiments de Jésus, sauf cette remarque sobre : « Le Seigneur fut ému de compassion pour elle et lui dit : *Ne pleure pas* ». Selon l'évangéliste Jean, Jésus rencontre Marthe puis Marie qui pleurent la mort de leur frère Lazare. Là, nous observons au contraire que, voyant Marthe et Marie pleurer, Jésus à son tour pleura, et un peu plus loin, il est dit aussi que, frémissant à nouveau en lui-même, il se rendit au tombeau. Tout l'être de Jésus, à la fois sa sainteté divine, sa gloire divine, mais aussi sa pureté et la sainteté de l'être humain en lui qui ne connaît pas le mal, en qui il n'y a pas de connivence au péché, eh bien cela se révolte contre le fait même, le fait brut et tragique de la mort. Jésus la refuse, la rejette, il transpirera des gouttes de sang en face de cela. Jésus rejette cette mort, ne peut pas l'accepter selon sa nature humaine. Il faudra que sa nature humaine et sa volonté humaine se soumettent à la volonté de Dieu qui est aussi la sienne selon sa divinité. Mais pour le moment, la mort doit s'effacer. Et Jésus ordonne à l'enfant de se lever et de s'asseoir et il le rend à sa mère.

Il y a encore autre chose dans ce récit, ce sont les paroles de Jésus à sa mère : « Ne pleure pas ». Cela ne peut que nous rappeler les paroles que l'Église mettra dans la bouche de Jésus, dans les chants liturgiques de la semaine sainte, les vendredi et samedi saints. C'est l'un des plus beaux chants des matines du samedi saint, repris dans la liturgie du samedi saint : « Ne pleure pas, ô Mère, car je ressusciterai et je t'élèverai avec moi ». Ainsi Jésus entrevoit, pouvons-nous penser, dans ce moment de rencontre avec cette mère, il entrevoit sa propre destinée et il pressent et connaît d'avance les souffrances de sa propre mère. C'est aussi à elle implicitement par avance qu'il s'adresse lorsqu'il prononce ces paroles toutes simples, mais d'une telle force et d'un tel amour : « Ne pleure pas, ne pleure pas, ô Mère ». Et en cela nous pourrions aussi nous demander si, à rebours, Jésus ne considère pas et ne regarde pas toutes les souffrances des mères en face des maladies, et en face des péchés, en face de la mort terrestre humaine ou spirituelle de leur propre enfant. Je pense aussi aux 1400 enfants de Bethléhem, je pense à toutes ces souffrances maternelles qui jalonnent le temps de l'histoire, et bien sûr à commencer par la souffrance et les pleurs d'Ève et d'Adam aussi. N'oublions pas Adam, n'oublions pas les pères dans cette souffrance, mais pour le moment nous sommes là en face de cette mère. Eh bien, les souffrances

maternelles et paternelles évoquent aussi celles d'Ève et d'Adam, lors du meurtre d'Abel, par jalousie de son frère Caïn, le premier meurtre qui fera couler le sang sur la terre, ce qui montera de la terre vers l'autel, le trône de Dieu, comme le dit le livre de la *Génèse*, « pleurs d'Ève en face de la mort de son fils Abel », pleurs d'Ève et Adam aussi en face de Caïn. Car la mère a aussi compassion de ceux qui font le mal et ses enfants, nos enfants, restent nos enfants, même lorsqu'ils s'éloignent de Dieu et lorsqu'ils sombrent dans le péché. C'est pourquoi cette compassion paternelle et maternelle, elle demeure et elle est toujours à l'image de la compassion, de la miséricorde de Dieu que Jésus nous révèle et nous communique d'une manière infinie. Et je fais ce rappel à rebours en montrant que Jésus porte en lui tout le passé, toute l'histoire de l'humanité, depuis la Préhistoire jusqu'à son temps, et Jésus porte aussi dans son cœur et dans sa connaissance divine, toutes les souffrances à venir jusqu'à la fin des temps et les souffrances actuelles aussi. Et nous savons combien le monde d'aujourd'hui est déchiré par la souffrance, combien le sang continue à couvrir la terre et à monter jusqu'au trône de Dieu, et c'est pourquoi toutes les souffrances maternelles, toutes les tristesses, eh bien, elles rencontrent la compassion dans le regard de Jésus et aussi dans les pleurs et les souffrances de sa mère, la vierge Marie, la toute pure.

Par conséquent, nous pouvons dire aujourd'hui que tout cela se résume dans le regard aimant du fils qui relève et qui console sa mère, et qui console toutes les mères de tous les temps et de tous les lieux, qu'elles le sachent ou qu'elles ne le sachent pas, car toute consolation humaine est finalement une participation à la consolation de Dieu.

Je pense aussi plus particulièrement aujourd'hui même à la souffrance d'une mère dont l'écho vous est parvenu, il y a quelques jours de Russie. Nous sommes tous bouleversés par une lettre qui est à votre disposition et qui vient de paraître en langue française, en traduction française, dans le dernier numéro du SOP. Eh bien, nous y avons là-bas une lettre en plusieurs pages émouvantes de déchirement, de désespoir, d'appel au secours d'Alexandre Ogorodnikov qui fut un témoin de Dieu, un philosophe chrétien et qui s'est également engagé dans une réflexion chrétienne en rassemblant des amis autour de lui pour réfléchir, pour penser au sens de la vie. Il est condamné et sa condamnation a été appliquée. Il est, il pourrit littéralement dans les camps qu'on peut appeler « camps de la mort ». Et là, il a écrit une lettre de désespoir dont nous ne savons pas par quel moyen elle est arrivée jusqu'à sa mère, et par elle en occident. Et nos cœurs s'émeuvent, nos cœurs s'émeuvent devant ce dialogue dans lequel humainement la mère est impuissante à faire quoique ce soit. Mais il reste

quand même notre chaîne de solidarité, la chaîne de solidarité des chrétiens, des croyants en face de la souffrance humaine, de ceux qui souffrent et de ceux qui souffrent avec lui, et bien sûr avant tout le cœur maternel.

Nous voyons ainsi qu'il y a dans le monde une chaîne, une chaîne d'or de solidarité, de compassion, non seulement la chaîne de souffrance de ceux qui souffrent dans leur corps, mais aussi de ceux qui souffrent dans leur âme, et cette chaîne, elle peut devenir une chaîne de lumière lorsque nous offrons tout cela au Seigneur, et lorsque nous trouvons, nous puisons dans son cœur, débordant et infini d'amour, nous puisons la force, la grâce, la douceur, la capacité de souffrir et de communiquer espérance et joie. Tout cela, il faut que nous le portions aujourd'hui dans cette même liturgie, bien sûr, et de jour en jour dans notre prière, et dans ce qui peut être notre action devant le Seigneur et devant les hommes.

Amen.

Vous pouvez découvrir d'autres homélies dans le recueil de P. **Boris Bobrinskoy**, « **Viens Esprit de Vérité** », qui peut être commandé aux **Éditions du Cerf**
<https://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/20662/Viens-Esprit-de-verite>



Homélie du père Lev Gillet

L'Église, en ce 20^{ème} dimanche après la Pentecôte, nous montre la compassion de Jésus remportant une victoire sur la mort. Jésus traverse la ville de Naïn ; il rencontre le cortège funèbre du fils unique d'une veuve ; ému à la vue du chagrin de la mère, il dit à celle-ci de ne pas pleurer ; et, touchant le cercueil, il commande au jeune homme de se lever. Le mort se redresse, commence à parler, et Jésus le remet à sa mère. Le peuple, saisi de crainte, rend gloire à Dieu.

Le thème de cette lecture de l'évangile, nous l'avons dit, est la compassion de Jésus. C'est par un pur hasard que Jésus rencontre ce cortège funèbre. Jésus est étranger à Naïn, étranger à la famille que le deuil a frappée. Il n'y a, semble-t-il, aucune raison pour que Jésus veuille manifester sa puissance spécialement à Naïn. Ou plutôt

il y a une raison, une seule raison : c'est que Jésus, voyant la douleur de la mère, « eut pitié d'elle ». La première parole de Jésus n'est pas le commandement donné au mort, mais la parole de consolation adressée à la mère : « Ne pleure pas ». Et quand le jeune homme se lève, nous ne lisons pas dans l'évangile que Jésus lui ait parlé (quoique sans doute il lui ait parlé), mais nous lisons que Jésus « le donna à sa mère » (nous remarquerons que l'évangile dit « le donna », et non « le rendit ». Jésus, en ressuscitant le jeune homme avait acquis un droit particulier de possession sur lui, et c'est un don gracieux qu'il fait maintenant à la mère).

Les évangiles rapportent trois résurrections opérées par Jésus : celle du fils de la veuve de Naïn, celle de la fille de Jaïre, celle de Lazare. Dans les trois cas, il semble que c'est premièrement la *compassion* de Jésus envers la douleur des proches qui est la cause du miracle. Les trois cas nous manifestent Jésus aimant et compatissant. Si cet élément de compassion doit être tout d'abord souligné, il ne faut pas méconnaître que les miracles de résurrection ont aussi une autre cause : ils manifestent que le Messie a tout *pouvoir sur la vie et la mort*. Quelques détails de l'évangile d'aujourd'hui mettent en lumière ce pouvoir : ainsi l'attitude d'autorité de Jésus qui, d'un signe, arrête le cortège ; la forme solennelle et impérative de ses paroles : « Je te l'ordonne, lève-toi » ; et le fait que l'évangéliste, qui, dans les premiers versets du même chapitre, parle simplement de « Jésus » emploie maintenant le mot « Seigneur » : car il s'agit de la rencontre du Seigneur de la vie avec la mort et la douleur humaine.

Remarquons que les trois cas de résurrection rapportés par les évangiles couvrent tous les aspects physiques successifs de la mort. Jésus ressuscite la fille de Jaïre encore couchée sur son lit, il ressuscite le fils de la veuve de Naïn que l'on emporte dans un cercueil, il ressuscite Lazare déjà enseveli et décomposé : la seigneurie de Jésus sur la mort est complète ; cela s'applique aux aspects différents de la mort spirituelle aussi bien qu'à ceux de la mort physique, et les récits évangéliques de résurrection indiquent symboliquement comment Jésus rend la vie aux pécheurs. Il faudrait enfin être plus attentif que nous ne l'avons généralement été au *rôle joué par les femmes* dans les cas de résurrection. Ici, c'est le chagrin de la mère qui émeut Jésus (et nous pourrions dire que la veuve de Naïn a une place plus importante que son fils dans l'évangile d'aujourd'hui). La femme de Jaïre joint ses larmes à celles de son mari. Marthe suggère à Jésus qu'il pourrait ressusciter son frère. Il en est de même hors des évangiles. Pierre ressuscite Dorcas sur les instances des veuves de Lydda (Actes 9, 36-41). Élie ressuscite le fils de la veuve de Zarephat à cause de la douleur de la mère (1 Rois 17, 18-23). C'est aussi à cause de la mère qu'Élisée ressuscite le fils de la Sunnamite (2 Rois 4, 18-37). L'auteur de l'épître aux

Hébreux a donc raison d'écrire : « Des femmes ont retrouvé leurs morts par la résurrection » (Hb 11, 35). Peut-être ces passages (comme l'évangile d'aujourd'hui) jettent-ils une lumière voilée sur un aspect du *ministère spirituel des femmes*. La conversion des pécheurs est semblable à la résurrection des morts ; or la prière des femmes, en particulier des mères¹ et des femmes dont la vie est entièrement offerte et consacrée à Dieu, a souvent une valeur d'intercession singulièrement efficace, et, en ce sens, une vie cachée et contemplative peut être une vie apostolique².

L'épître d'aujourd'hui est tirée de la lettre de saint Paul aux Galates. Saint Paul déclare aux Galates³ que son « évangile » ne provient d'aucune tradition humaine, mais qu'il l'a reçu par une révélation directe de Jésus-Christ. Sa vocation d'apôtre n'est pas due à un choix des Douze, mais à une grâce immédiate de Dieu. Quand il s'est converti, il n'a pas « consulté la chair et le sang » ; il n'est pas allé à Jérusalem prendre contact avec les autres apôtres, mais, pendant trois ans, il a vécu en Arabie et à Damas. C'est seulement après ces trois ans qu'il est allé à Jérusalem pour voir Pierre ; il n'est d'ailleurs demeuré avec lui que quinze jours et n'a pas vu d'autres apôtres, sauf Jacques. Cette insistance de saint Paul sur le caractère immédiat et personnel de son apostolat était nécessaire. Certains milieux chrétiens, en particulier ceux qui subissaient le plus l'influence de l'Église « apostolique » de Jérusalem, contestaient l'apostolat de saint Paul et opposaient à celui-ci l'autorité des Douze. Ce conflit avait pénétré chez les Galates et suscité des attitudes divergentes dans des questions pratiques, par exemple celle de la circoncision. Paul revendique avec véhémence ses droits d'apôtre. Cette revendication n'a rien perdu de son importance, car le même conflit s'est renouvelé souvent au cours des siècles. L'épître que nous lisons aujourd'hui nous rappellera combien nous devons être *attentifs à ne jamais laisser l'institution éteindre l'Esprit*.

D'après Moine de L'Église d'Orient, *L'An de Grâce du Seigneur*, t. 1, Éditions An-Nour, p. 34-37.

¹ Sainte Monique est un cas particulièrement représentatif de cette prière. Saint Ambroise, évêque de Milan, parlant à Monique de son fils Augustin non encore converti, lui disait que « le fils de tant de larmes » ne pouvait être perdu.

² En Occident cette idée a tenu une place centrale dans la prière de sainte Thérèse d'Avila et dans celle de sainte Thérèse de Lisieux.

³ Nous ignorons quels sont exactement ces Galates auxquels Paul écrit. Le mot évoque celui de « Gaulois ». Certaines tribus gauloises, après avoir envahi l'Italie, avaient essaimé dans les régions qui forment aujourd'hui la Hongrie, la Yougoslavie et la Bulgarie. Les destinataires de la lettre de Paul étaient vraisemblablement fixés en Asie mineure.